

moments. Tantôt le vénérable auteur de *Paul et Virginie* remplissait l'une de vos utiles soirées par l'éloquente peinture des derniers moments de Socrate; tantôt l'auteur d'*Agamemnon* vous éblouissait des nouvelles richesses qu'il a conquises sur cette Memphis que vous avez subjuguée depuis; tantôt le chantre d'*Abel* vous faisait applaudir à ces vers immortels où sont peints les avantages du *Souvenir* et les charmes de la *Mélancolie*, tandis que l'énergie et bon Ducis encourageait les efforts des jeunes rivaux avec cette chaleur et cette franchise qui caractérisent sa jeunesse *sexagénnaire*. Il me fallut descendre aussi dans l'arène; j'y parus avec cette *Blanche* que j'avais rapportée d'Italie. Jamais l'appareil d'une première représentation ne m'imposa davantage que l'aspect de l'assemblée qui devait prononcer sur la sœur d'*Oscar*. *Blanche* séduisit ses juges; ses larmes firent couler les leurs. Vous pleuriez vous-même... Cependant une catastrophe terrible ne terminait pas alors la cinquième acte. Mon héroïne, au désespoir, offrait à Capello, pour prix du salut de son amant, une main que ce héros avait le courage de refuser en sauvant son rival. « Je regrette mes larmes, me dites-vous. Ma douleur n'est qu'une émotion passagère, dont j'ai presque perdu le souvenir à l'aspect du bonheur des deux amants. Si leur malheur eût été irréparable, la profonde émotion qu'il eût excitée m'aurait poursuivi jusque dans mon lit. Il faut que le héros meure. » Je le sentais aussi; mais comment rendre cette mort dramatique, si je ne conservais à Capello la générosité de son caractère? Maître de sa passion, mais esclave de sa probité, il fallait que son devoir lui fit une nécessité de la rigueur. Depuis longtemps j'en cherchais vainement le moyen; votre génie échauffa le mien. Un conseil de Buonaparte devait produire une victoire. C'est avec ce seul changement que mon ouvrage a été offert au public, qui l'a honoré d'un accueil semblable à celui qu'il reçut de vous. Je vous l'adresse. Puisse-t-il vous parvenir parmi ces peuples que vous avez soumis, ou vous atteindre au milieu de ces déserts que vous traversez sur l'aile de la victoire! Puisse-t-il rendre un instant le cœur du héros aux jouissances paisibles de l'homme privé, aux sentiments des arts et de l'amitié! C'est une source d'eau fraîche que vous aurez rencontrée au milieu des sables ardents. Ne dédaignez pas de vous y désaltérer; ce n'est pas perdre son temps que de se délasser. Vous n'en poursuivrez pas moins cette route que votre génie pouvait seul se frayer, et que vos seules forces peuvent parcourir. Quels que soient vos projets, soit que vous menaciez en Asie les établissements qui font la source de l'opulence britannique, soit que l'inconcevable politique des nouveaux alliés de la Russie vous rappelle en Europe, sous les murs de leur capitale, tout vous réussira. Vous savez concevoir et vouloir. Il n'existe pour vous d'autres obstacles que ceux que ne pourraient surmonter les forces humaines que vous avez étendues. Adieu, je vous aime comme je vous admire, ARNAULT. Paris, ce 24 brumaire an VII. » L'auteur de cette dédicace avait mis, on le voit, un peu d'eau dans son républicanisme. Quoi qu'il en soit, sa tragédie, d'une simplicité antique, méritait le légitime succès qu'elle obtint. Une loi de la république de Venise portait: « Toute sorte de correspondance avec les ambassadeurs et les autres ministres étrangers est défendue aux nobles, sous peine de la vie. » Cette loi sert de base à cette pièce, dont le fond est tiré d'une anecdote très-connue, insérée dans les *Soirées littéraires*, recueil périodique du temps. L'histoire se passe en 1618, lors de la découverte de la conspiration du marquis de Bedmar, ambassadeur d'Espagne, qui étendit ses intelligences jusque dans les conseils. « Les modifications que j'ai fait éprouver à l'anecdote sont fondées sur l'histoire, fait observer Arnault. Montcassin, gentilhomme normand, fut en effet un des deux Français qui coururent dénoncer au sénat la fameuse conspiration de Bedmar, le jour même qu'elle devait éclater. J'ai substitué Montcassin à Antonio l'oscarini, véritable héros de l'aventure tragique liée à cette conspiration. J'ai pensé que, sur un théâtre de Paris, le malheur d'un Français inspirerait plus d'intérêt que celui d'un étranger. » Le dénouement primitif de cette tragédie est d'une sauvage grandeur. Montcassin, reconnu conspirateur, est étranglé derrière un rideau par ordre des inquisiteurs; ils font lever ce rideau lorsque *Blanche* vient demander la grâce de son amant, et lui montrent leur victime. « Il y a là un effet puissant, dit M. Hippolyte Lucas. Ce qui aurait dû attirer des éloges à Arnault fut, au contraire, ce que les critiques du temps blâmaient le plus. Le talent de Talma et de la citoyenne Vanhove (devenue Mme Talma) éleva à la hauteur de la poésie un style singulièrement défectueux. »

Blanche et Vermeille, opéra-comique en trois actes, paroles de Florian, musique de Rigel, représenté sur le Théâtre-Italien le 5 mars 1781. On retrouve dans cette pièce l'esprit et la grâce de l'auteur des *Nouvelles* et de *Jeannot et Colin*. La musique est agréable et bien écrite; le style et l'harmonie sont dignes d'un élève de Richter et de Jomelli. Les compositions de Rigel réussirent mieux aux concerts spirituels qu'au théâtre.

Blanche de Nevers, opéra anglais en trois

actes, livret de J. Brougham, musique de Balfe, représenté au théâtre de Covent-Garden à Londres dans le mois de décembre 1863. Le sujet a été tiré du drame français le *Bossu*; la musique se distingue par la mélodie facile et la touche légère et gracieuse de l'instrumentation. Les interprètes de cet opéra ont été Harrison et Weiss, Miles Pyne et Heywood.

BLANCHE-BLEUE s. f. Techn. Sorte d'ardoise d'un blanc tirant sur le bleu. || Pl. BLANCHES-BLEUES.

BLANCHECAPE (Pierre), jurisconsulte français du XVII^e siècle, était professeur à l'école de droit de Caen. Il a publié, outre quelques traités sur la réforme de l'orthographe, *Réformation des écoles de droit en France, Allemagne, Italie, etc.* (1669, in-40).

BLANCHE-COIFFE s. m. Ornith. Nom vulgaire de la pie à coiffe blanche : *Le BLANCHE-COIFFE est à peu près de la grosseur de notre geai commun.* (Buff.) Pl. BLANCHES-COIFFES.

BLANCHE-FERME, s. f. Anc. cout. Nom sous lequel on désignait, en Normandie, les fermes dont le produit se payait entièrement en argent. || Pl. BLANCHES-FERMES.

Blanchefleur. V. FLEUR ET BLANCHEFLEUR.

BLANCHEFORT (Guy de), quarantième grand maître de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, né au château de Boulangy (Creuse), mort en 1513 dans l'île de Rodane, était fils d'un chambellan de Charles VII et neveu du grand maître d'Aubusson. Il entra dans l'ordre des chevaliers de Saint-Jean, fut chargé par son oncle de conduire en France Zizim, frère de Bajazet; il se comporta avec éclat lors du siège de Rhodes en 1480. Il était, depuis 1494, grand prieur d'Auvergne, lorsqu'il fut élu, en 1512, grand maître de l'ordre, à la place d'Emery d'Amboise. Bien que malade, Guy quitta aussitôt Bourgneuf, s'embarqua à Nice; mais, trahi par ses forces, il se vit contraint de se faire débarquer dans une petite île, où il mourut.

BLANCHEFORT. V. CRÉQUI.

BLANCHELANDE (Philibert-François Rousset ou ROUXEL DE), général français, né à Dijon en 1735, mort en 1793. Il servit dans les colonies, et il était gouverneur de Saint-Domingue; mais les troubles amenés par l'admission des nègres aux droits politiques provoquèrent sa mise en accusation, et des commissaires envoyés par l'Assemblée nationale le firent partir pour la France. A son arrivée à Paris, il fut traduit devant le tribunal révolutionnaire, condamné et exécuté. Son fils fut aussi exécuté peu de temps après.

BLANCHEMENT adv. (blan-cho-man — rad. blanc). D'une manière propre, et particulièrement en linge blanc : *Ses enfants sont toujours tenus BLANCHEMENT.* || Peu usité.

BLANCHE-MÉLIE s. f. Pêch. Menu frocin employé pour appât. || On dit plus souvent BLANCHAILLE.

BLANCHEOUR s. m. (blan-che-our — rad. blanchir). Blanchisseur. || Vieux mot.

BLANCHE-QUEUE, s. m. Ornith. Un des noms du faucon, appelé aussi *Jean-le-Blanc*. || Pl. BLANCHES-QUEUES.

BLANCHER s. m. (blan-ché — rad. blanc). Techn. Ouvrier qui tanne les petits cuirs.

BLANCHE-RAIE s. f. Ornith. Nom vulgaire d'une espèce d'étourneau. || Pl. BLANCHES-RAIES.

BLANCHÈRE s. f. (blan-chè-re — rad. blanc). Comm. Variété de châtaigne des environs de Périgueux.

BLANCHERIE s. f. (blan-che-ri — rad. blanchir). Tech. S'est dit pour *blanchisserie*. « Atelier où l'on nettoie les feuilles destinées à la fabrication du fer-blanc. »

— Econ. domest. *Blancherie de cuivre*, a signifié Batterie de cuisine.

— Techn. *Blancherie de cuir*, Nom que la douane de Lyon donnait aux peaux passées en blanc.

BLANCHE-ROUSSE s. f. Techn. Sorte d'ardoise d'un blanc tirant sur le roux. || Pl. BLANCHES-ROUSSES.

BLANCHES (montagnes), en anglais *White-Mountains*, chaîne de montagnes des Etats-Unis d'Amérique, dans le New-Hampshire; le point culminant de cette chaîne, qui s'étend du N. au S., est le mont Washington; altitude, 2,078 mètres.

BLANCHET, ETTE adj. (blan-ché-ète — dim. de blanc). Blanc et agréable; blanc et propre : *Une petite main BLANCHETTE. Une chemise BLANCHETTE. Il ne s'est jamais trouvé sur cette terre une petite vieille plus BLANCHETTE, plus propre et plus parfaite en tous points.* (Ch. Nod.) Je songeais à cette poularde de Bresse si BLANCHETTE, si joliette, qu'on nous a présentée à dîner. (Brill.-Sav.)

BLANCHET s. m. (blan-ché — rad. blanc). Autrefois. Sorte de camisole en drap blanc, que portaient les paysans. || Etoffe d'étamine avec laquelle, dans certaines congrégations, les religieuses faisaient leurs chemises.

— Pathol. Maladie de la bouche chez les enfants, la même que le *muquet*.

— Pharm. Carré de mouton de laine servant à filtrer les sirops et autres liquides épais.

— Techn. Longue pièce de gros drap dont les raffineurs se servent pour filtrer les sirops.

— Typogr. Pièce de drap, de flanelle, de casimir ou de soie, dont on garnit le tympan de la presse manuelle pour amortir le coup de la platine, diminuer le foulage et garantir l'œil de la lettre.

— Ornith. Espèce de pie-grièche d'Afrique. — Erpét. Serpent du Brésil, qui est d'un blanc rosé.

— Ichtyol. Poisson du genre silure.

— Bot. Nom vulgaire d'un agarie.

BLANCHET (Pierre), poète français, né à Poitiers vers 1459, mort en 1519. On ne saurait rien de la vie de Pierre Blanchet si son compatriote, Jean Bouchet, n'avait eu le soin de composer son épitaphe et de donner quelques indications sur sa vie. Il nous apprend que Blanchet,

En son vivant, poète satirique, Hardy sans lettre et fort joyeux comique, commença par étudier le droit, puis s'adonna à la poésie, composa des lais, des rondeaux, etc., et s'acquit surtout de la réputation en faisant représenter par les clercs de la basoche des farces satiriques qui eurent un grand succès, et dans lesquelles il attaquait avec une grande hardiesse les vices, les abus et les scandales de son temps. A l'âge de quarante ans, il entra dans les ordres, mais n'en continua pas moins à se livrer à son goût pour la poésie. On ne possède rien des œuvres de Pierre Blanchet, du moins avec certitude; il ne nous reste aucun fragment de ses

.....satires proterveuses, Farces aussi qui n'étaient ennuyeuses, dont Pierre Gervaise a fait mention dans une de ses épitres. Cependant, on lui attribue généralement, d'après une simple hypothèse avancée par Beauchamps, la paternité de la célèbre *Farce de Pierre Pathelin*, dont l'édition la plus ancienne est de 1490. M. Génin a vivement combattu cette opinion et donné, entre autres raisons, la preuve que le verbe *pathelinier* était déjà passé dans la langue en 1469, c'est-à-dire à une époque où Pierre Blanchet n'avait encore que dix ans.

BLANCHET (Thomas), peintre français, né à Paris en 1617, mort à Lyon en 1689, alla étudier son art en Italie, où il se lia avec Poussin et l'Algarde. De retour dans sa patrie, il s'établit à Lyon, et fonda, avec Coysevox, en 1667, l'école de dessin de cette ville. La plupart de ses productions n'existent plus, et on ne les connaît que par la gravure. Le magnifique plafond de la grande salle de l'hôtel de ville, peint par Blanchet, fut détruit lors de l'incendie de 1674; ses autres tableaux périrent à l'époque du siège de Lyon, en 1793.

BLANCHET (François), littérateur français, né à Angerville, près de Chartres, en 1707, mort en 1784. Il entra au noviciat des jésuites, mais il en sortit bientôt pour se livrer à des éducations particulières. Après avoir été quelque temps chanoine à Boulogne-sur-Mer, il revint à Paris et fut nommé censeur royal et garde des livres du cabinet du roi. L'abbé Blanchet était lié d'une étroite amitié avec son compatriote Bouvart, très-bon médecin et excellent homme. Ils se connaissaient depuis l'enfance. Quoique désintéressé, Bouvart avait déjà réalisé une petite fortune dans l'exercice de la médecine, lorsqu'il tomba malade vers 1750. Se voyant à toute extrémité, Bouvart dit à son ami Blanchet : « Du caractère dont je te connais, tu ne feras jamais rien pour ta fortune; il y a grande apparence, mon ami, que je n'irai pas loin; et, quand je serai mort, que deviendras-tu? » L'abbé voulait répondre; mais le malade lui imposa silence et dicta ses volontés. « J'entends que, ta vie durant, tu jouisses des dix mille écus que j'ai gagnés... Ne t'effarouche point, le fonds retournera à ma famille. » Bouvart revint à la suite. Quelque temps après, l'abbé raconta ce trait à Mme la duchesse d'Aumont, qui en fut si ravie qu'elle le pria de recommencer. « Bon, madame! ce que je viens de vous dire n'est rien en comparaison de ce qui suivit. Quand mon pauvre Bouvart fut hors d'affaire, est-ce que je ne le trouvai pas tout honteux d'en être revenu? »

L'abbé Blanchet est connu surtout par des ouvrages qui n'ont été publiés qu'après sa mort : *Variétés morales et amusantes* (1784, 2 vol. in-12); *Apologues et Contes orientaux*, où se trouve le charmant apologue de l'*Académie silencieuse* (1785, in-80); *Vues sur l'éducation d'un prince* (1784).

BLANCHET (Jean), littérateur français, né à Tournon en 1724, mort en 1778. Après avoir été professeur au collège des jésuites de la Flèche, il renonça à embrasser l'état ecclésiastique et partit pour Paris, où il se livra à l'étude des sciences et passa son doctorat en médecine. Il a publié les ouvrages suivants : *l'Art ou les principes philosophiques du chant* (Paris, 1756); *Idee du siècle littéraire présent réduit à six vrais auteurs* (1761), écrit qu'on a attribué à Aquin de Châteaulyon; *l'Homme éclairé par ses besoins* (1764); *Logique de l'esprit et du cœur à l'usage des dames* (1760).

BLANCHET (Antoinette). Cette femme, un peu effacée dans l'ombre à côté de Mme de Donissan et de Mme de La Rochejaquelein, sa fille, et de Mme de Combray, de Mme de La Rochejaquelein, de Mme de la Seigneuraie et Mme de Bonchamps, mérite cependant que son nom obscur, roturier, soit placé à côté des noms retentissants que nous venons de

dire, sur la page sublime et insensée — disons impie — où est racontée l'histoire de la Vendée. On sait que les généraux de l'armée insurrectionnelle avaient défendu aux femmes de suivre leur armée, sous peine, pour celle qui enfreindrait cette défense, d'être chassée honteusement; beaucoup cependant eurent le courage de désobéir. Une d'elles fut Antoinette : pleine d'un dévouement aveugle, d'un fanatisme ardent pour les idées monarchiques et catholiques, elle gémissait depuis qu'autour d'elle elle entendait raconter que les républicains avaient chassé les dieux et les rois. Un jour qu'elle vit passer sous ses fenêtres la petite troupe que venait de lever Lescure, elle ne put y tenir, et, ayant échangé ses vêtements de femme contre l'uniforme du soldat, sa quenouille contre un fusil, elle se mêla aux insurgés.

Antoinette Blanchet porta la croix sur sa poitrine tout le temps que durèrent les guerres de la Vendée, et sans cesse on la vit en avant, au plus fort de la mêlée, où était le danger. Successivement, et toujours par une action d'éclat, hardie, téméraire, folle, elle gagna ses grades militaires; quand elle fut obligée de déposer les armes, elle était lieutenant. On ignore la date de sa mort.

BLANCHET (Alphonse), mathématicien et pédagogue français, né en 1813. A sa sortie de l'École polytechnique, il entra dans l'armée avec le grade d'officier d'artillerie, mais il donna bientôt sa démission pour se livrer à l'enseignement. En 1840, il fut appelé à diriger les études mathématiques à l'école préparatoire annexée au collège de Sainte-Barbe. Il a publié une édition modifiée et annotée des *Éléments de géométrie* de Legendre (1845).

BLANCHET (Alexandre-Louis-Paul), médecin français, né à Saint-Lô en 1819. Reçu docteur à Paris en 1842, il s'est fait connaître surtout par ses travaux sur les maladies de la vue, de l'oreille et de la surdité. Nommé chirurgien en chef de l'institution des sourds-muets, il a essayé sur ces déshérités de la nature un traitement dont la musique est la base, et qui a reçu la complète approbation de l'Académie de médecine. En 1847, le docteur Blanchet a fondé une société pour l'assistance et l'éducation des sourds-muets, ainsi que des aveugles en France, et il a fait les plus louables efforts pour étendre l'éducation à tous ces infortunés sans qu'on soit obligé de les séparer de leurs familles et des autres enfants jouissant de tous leurs organes. De 1849 à 1852, le savant docteur a visité, aux frais de l'Etat, les établissements de sourds-muets de l'Allemagne, de la Belgique, etc., afin d'étudier les procédés qui y sont en vigueur, tant au point de vue pédagogique qu'au point de vue du traitement et des procédés de guérison. Le principal ouvrage de M. Blanchet est son *Traité philosophique et médical sur la surdité-muette* (1850-1852, 2 vol.). Il a publié, en outre, un grand nombre d'intéressants mémoires, parmi lesquels nous citerons : *Sur la théorie des ondes sonores*; *Sur les maladies de l'oreille externe*; *La Musique employée chez le sourd-muet au développement de l'appareil vocal et de l'audition*; *Plan d'éducation dans une institution de sourds-muets, etc.*; *De la possibilité de faire percevoir le son au sourd-muet incurable, etc.*; *Sur les moyens d'universaliser l'éducation des sourds-muets et des aveugles*; *De l'éducation pratique des sourds-muets*; *De l'éducation pratique des aveugles, etc.*

BLANCHE-TAILLE s. f. Eau et for. Façon de couper un arbre horizontalement et à fleur de terre : *Couper un arbre à BLANCHE-TAILLE.* || Pl. BLANCHES-TAILLES.

BLANCHÉTIE s. f. (blan-ché-ti — de *Blanchet*, botaniste genevois). Bot. Genre de plantes, de la famille des composées, tribu des vernoniées, comprenant une seule espèce de sous-arbrisseaux, qui croissent à Bahia.

BLANCHETON s. m. (blan-che-ton). Hortie. Variété de raisin.

BLANCHETON (Marc-Antoine), médecin français, né en 1784 à Vervaison, mort en 1830. Après avoir pris des leçons d'un chirurgien, il vint continuer ses études médicales à Paris, fut reçu docteur à vingt-trois ans, et nommé, en 1809, médecin militaire de première classe. Pendant les campagnes d'Austerlitz et de Portugal, il se signala par son zèle autant que par son savoir, en soignant nos soldats atteints du typhus. Blancheton a publié plusieurs ouvrages, notamment : *Essai sur l'homme, considéré dans ses rapports géographiques* (Paris, 1808), ébauche d'un grand ouvrage qu'il ne put terminer, dans laquelle il cherche à déterminer l'influence des agents externes, des climats, de l'éducation, des mœurs, de la religion, de la civilisation sur l'homme, envisagé au point de vue médical et social; *Souvenirs d'un aveugle* (1827); *Vues pittoresques des principaux châteaux et maisons de plaisance des environs de Paris et des départements, etc.* (2 vol. in-fol.).

BLANCHETTE s. f. (blan-ché-te — rad. *blanchet*). Bot. Un des noms de la valerianelle, plante qui se mange en salade, et que l'on appelle aussi *blanquette*, *mache*, *doucette*, etc. || Nom vulgaire d'un agarie, appelé aussi *blanchotte*. || Nom vulgaire d'une anserine des rivages, qu'on appelle aussi *blanquette*.